

JOANNE ANTON  
LE DÉCOURAGEMENT

# la lettre et le néant

Jeune écrivaine belge, Joanne Anton livre un premier texte d'une puissance rare, plongée à la fois suffocante et ironique dans la fabrique de l'écriture. Un fascinant *work in progress*.

**D**écouragement : n.m. Perte de courage, abattement, démoralisation. Découragé, on déserte, on démissionne, on abandonne. On abdique, on se résigne, mais on n'a sûrement pas la force d'agir. Encore moins d'écrire. "Est-ce possible d'écrire sur le découragement tandis que l'on se décourage du moindre mot que l'on écrit ?", s'interroge le narrateur, "on" neutre et impersonnel, dépressif à tendance schizophrène, enlisé dans une mise en abyme inextricable.

Pourtant, le premier livre de Joanne Anton, écrivaine belge passée par des études d'art dramatique au conservatoire de Liège avant de s'installer à Paris, n'a rien de désespérant. On rit même, parfois. D'un rire nerveux, peut-être. Ou expiatoire. Car il y est question de la difficulté de vivre et de celle, consubstantielle, d'écrire quand on a lié "son existence à la langue" et que le découragement vide la langue, l'épuise. Monologue obsessionnel aux confins de la folie et de l'absurde, ce texte bref et (à) vif met en scène l'écriture à l'œuvre et la douleur presque physique engendrée par la lutte acharnée avec le verbe.

Écrit en grande partie au conditionnel, mode qui précarise encore un peu plus ce récit sur le fil, *Le Découragement* tient à la fois de la performance et du *work in progress* quasi oulipien. Anéanti, vidé, le narrateur puise la force et l'énergie qui lui manquent dans le dernier texte qui

l'a marqué : *Marcher* de Thomas Bernhard. Un moteur nécessaire à la mise en mouvement chaotique des mots. Comme chez Bernhard, la prose est répétitive, heurtée, mais moins vindicative. Plus angoissée, plus détraquée. Le texte s'écrit dans une langue à bout de forces, à bout de souffle. "On est dans un tout autre rythme, tout en absence, tout en manque, tout en impasses de vocabulaire, de syntaxe, de style."

Parfois, les phrases s'interrompent brusquement, comme au bord du gouffre : "On s'en souviendrait car." Perclus de doutes, le narrateur bute, hésite, fait son autocritique sans pitié : "C'est de la marchandise de rebut de style." Et malgré le découragement qui le leste, la folie qui le guette puisqu'il n'existe nul refuge "où camisoler l'esprit", il poursuit son œuvre, extirpant chaque mot du néant. C'est toute la force sidérante de ce texte que de rendre concret, quasiment palpable, le processus d'écriture.

Joanne Anton figure l'acte d'écrire comme un corps à corps éreintant avec les mots et, à la suite du Nouveau Roman, brise pour de bon le mythe romantique et éthéré de l'auteur inspiré par une muse ou par la grâce du Verbe. Physique, violent, *Le Découragement* s'impose comme un récit forcené et extrême. L'énergie du désespoir portée à son paroxysme.

**Elisabeth Philippe**

**Le Découragement** (Allia), 64 pages, 6,10€



Gérard Berréby

Joanne Anton